

De l'anthropologie religieuse à l'anthropologie des techniques

Denis Vidal

Anthropologue

Introduction

Comme tout chercheur en sciences sociales, les travaux que j'ai menés dans différents domaines de recherche (anthropologie économique et anthropologie de la violence, anthropologie urbaine et anthropologie visuelle) ont donné lieu à des interventions qui visaient à les présenter à un public plus large que celui des seuls spécialistes concernés (expositions, conférences publiques, interviews, articles de vulgarisation, etc.). Mais c'est le fait d'avoir été invité à participer à des conférences publiques portant sur les « nouvelles technologies » (un thème alors éloigné de mes préoccupations de chercheur) pour y faire entendre la voix d'un anthropologue, qui a donné à certaines de mes recherches (paradoxalement d'ailleurs, aux plus spécialisées d'entre elles, portant sur des questions d'anthropologie rituelle) un écho inédit. Je voudrais rendre compte ainsi de la manière dont j'ai été conduit, par exemple, à participer à des comités « sociétaux » (et d'éthique) à propos des nouvelles technologies, mais aussi à mettre en place des expérimentations avec le public à la frontière entre anthropologie et robotique (au musée du quai Branly et dans d'autres contextes) ; ou encore à organiser des colloques avec des anthropologues et des chercheurs du Sud dans des écoles de création industrielle (ENSCI, Paris).

Trois manières existent, au moins, me semble-t-il, d'envisager la question de la diffusion des savoirs issus des sciences sociales dans

l'espace public. La plus classique consiste à l'envisager comme une suite logique de recherches déjà effectuées. Une deuxième manière consiste à se demander dans quelle mesure la diffusion dans l'espace public peut influencer sur le cours donné à nos recherches, éventuellement aussi, les renouveler. Enfin, une dernière manière de s'interroger à ce sujet consiste à se demander dans quelle mesure la diffusion auprès du public peut s'intégrer en tant que telle à des recherches en cours. Aussi, pour réfléchir à chacune de ces manières de concevoir le rôle joué par la diffusion des sciences sociales dans le public sans me situer à un niveau trop abstrait, je me référerai essentiellement ici – et je voudrais m'en excuser à l'avance, mais c'est l'exercice qui nous a été demandé – à mon expérience personnelle.

Il existe, à n'en pas douter, des formes et des thèmes de recherche qui se prêtent plus aisément à leur diffusion dans le public que d'autres. Si je considère l'ensemble des recherches que j'ai menées depuis que je suis entré à l'IRD, la plupart d'entre elles ont donné lieu, sans trop de difficulté, à des interventions visant un public plus large que celui des seuls spécialistes. Tel a été le cas des travaux que j'ai conduits sur la violence ou sur des questions d'anthropologie économique en Inde, mais aussi de ceux que j'ai menés en anthropologie urbaine et dans les domaines de l'anthropologie visuelle ou de l'anthropologie de l'art. Ces travaux ont donné lieu, en effet, à des articles de vulgarisation (encyclopédies et *readers*), à des articles de journaux et à quelques interviews. J'ai été invité aussi à donner des conférences ouvertes au public dans des cadres non universitaires et à participer à de nombreuses tables rondes (en Inde et en France), ainsi qu'au montage d'expositions ou encore aux catalogues qui leur étaient consacrés. Mais si je réfléchis maintenant à l'impact que ces interventions de nature diverse ont pu avoir sur mes travaux, il me semble, en toute honnêteté, qu'elles ont pu les enrichir ou en infléchir plus ou moins la nature, mais qu'elles n'ont pas remis fondamentalement en cause leur inspiration ou leur visée initiale. Elles ont représenté, bien sûr, une étape importante dans le déroulement de mon travail de chercheur, en s'inscrivant aussi plus généralement dans le cadre du travail de restitution des activités qui sont les nôtres. Mais quand bien même elles prenaient place avant qu'une recherche soit effectivement achevée, elles ne conservaient pas moins un caractère second par rapport à l'étape préalable qui était celle du travail de recherche en tant que tel, ce qui

peut sembler d'ailleurs plutôt logique *a priori*. Je voudrais montrer cependant que même si le schéma précédent correspond, me semble-t-il, à une expérience commune et qu'il a, bien sûr, toute sa légitimité, le processus de diffusion des savoirs auprès de publics non spécialisés peut prendre d'autres formes plus inattendues et qui méritent également d'être prises en considération.

Tel est le cas, en ce qui me concerne, d'un ensemble de recherches que j'ai menées dans le cadre de ma thèse avant d'entrer à l'IRD, portant sur les modalités d'interaction entre des populations de culture hindoue et des divinités locales qui occupent une place centrale dans leur existence quotidienne. Comme ces recherches avaient été menées dans l'Himalaya indien, elles bénéficiaient d'un certain parfum d'exotisme en France. Et cela m'a valu de donner quelques conférences à leur sujet, par exemple, dans des librairies spécialisées sur l'Asie, au musée Guimet, dans le cadre de la formation permanente ou, même, chez les jésuites. Mais il s'agissait, en réalité, d'un thème de recherche plutôt austère et assez spécialisé, que j'ai exposé principalement dans des publications savantes ou devant des auditoires spécifiquement intéressés par ce sujet, lors de séminaires réservés aux chercheurs travaillant sur l'Asie du Sud ou encore à l'occasion de conférences anthropologiques. Le paradoxe cependant est que – plus d'une vingtaine d'années, maintenant, après avoir effectué ces recherches – la demande que l'on me fit de participer à des tables rondes, ouvertes à un large public, mais sans rapport explicite avec ces recherches, m'a conduit à les envisager à nouveau sous un jour différent ; aussi à réorienter progressivement mes travaux dans une perspective nouvelle ; et à inaugurer des relations inédites, du moins en ce qui me concerne, entre mes pratiques de recherche en anthropologie et la sphère publique.

De l'anthropologie rituelle à la robotique

J'avais découvert, en effet, à la suite de ces rencontres fortuites que l'on a parfois entre chercheurs de disciplines différentes,

que j'avais partagé depuis toujours sans le savoir un intérêt commun avec des roboticiens et des spécialistes d'intelligence artificielle : c'était la volonté de mieux comprendre les interactions qui prennent place dans une culture donnée avec des artefacts à qui se trouve prêtée, pour des raisons variables, une certaine capacité d'autonomie, soit encore une certaine forme d'agentivité. Même si cela peut sembler étonnant, non seulement rien n'interdit de comparer, *a priori*, ces formes d'interactions qu'étudient les anthropologues dans des rituels religieux, par exemple, et celles qu'étudient les roboticiens, mais une telle comparaison peut s'avérer fructueuse, à la fois d'un point de vue méthodologique mais aussi – comme on le verra – d'un point de vue plus expérimental (VIDAL, 2007). Ayant entamé un échange d'idées sur ce thème avec un roboticien français (Frédéric Kaplan, travaillant à l'époque à Paris et qui est, aujourd'hui, professeur des Humanités digitales à l'EPFL à Lausanne), il nous avait semblé également intéressant de donner un tour plus collectif à nos conversations, en organisant une journée d'étude dans cette même perspective avec d'autres chercheurs (des anthropologues, mais aussi des historiens et des spécialistes en robotique ou en intelligence artificielle)¹. Cette première initiative donna lieu, par la suite, à plusieurs projets de recherche à caractère interdisciplinaire. Un chercheur artiste vivant au Brésil (Zaven Paré) fut invité, par exemple, par un roboticien japonais bien connu (Hiroshi Ishiguro) à venir travailler dans son laboratoire à la suite de ce séminaire.

Je fus invité de mon côté, durant ces mêmes années, à participer à plusieurs tables rondes, portant essentiellement sur la robotique et les nouvelles technologies, où la présence d'un anthropologue semblait susceptible d'apporter un regard « décalé » sur divers enjeux sociaux et culturels que l'usage de ces technologies semblait devoir soulever². Une conséquence indirecte de ma participation à ces réunions fut d'approfondir le contact que je pouvais avoir avec des roboticiens y participant également. Cela me conduisit, de fil en

¹ *Practices of anthropomorphism: from automata to robotics*, Maison française d'Oxford : 9-10 mai 2007.

² Table ronde sur la robotique : Sony France, 6-7 octobre 2006 ; Forum Science, recherche, et société (*La Recherche, Le Monde*) Collège de France, 20 juin 2009.

aiguille, à participer à une réflexion collective – encore relativement inédite en France – sur les implications éthiques de la robotique. Je participais à un groupe de réflexion sur ce thème, qui avait l'ambition de devenir permanent (groupe roboéthique), mais il se délitait progressivement, faute qu'une telle préoccupation soit considérée alors comme une réelle priorité par les professionnels qui y participaient en même temps que des universitaires. En revanche, la proposition qu'on me fit, toujours dans le même contexte, de rejoindre le comité sociétal d'un projet de robotique humanoïde, développé en coopération entre une entreprise privée (Aldebaran) et certains des laboratoires publics français de robotique les plus importants, prit un caractère plus permanent.

L'intérêt de ce programme de recherche était de combiner, à mes yeux, un savoir-faire de haut niveau sur le plan technologique avec une visée « sociale » affichée. L'ambition de ce projet était, en effet, d'offrir des possibilités inédites d'assistance pour les malvoyants et les personnes âgées en besoin d'assistance domestique. Aussi m'avait-il semblé que l'apport des sciences sociales pouvait être d'abord de réfléchir aux implications d'un tel programme sur le plan éthique, mais cela pouvait être aussi de s'interroger à partir de cet exemple concret sur les manières possibles d'évaluer l'apport des nouvelles technologies d'un point de vue social et en termes de développement, en s'intéressant, en particulier, aux plus sophistiquées d'entre elles qui sont souvent aussi les plus problématiques, pour toutes sortes de raisons. J'ai été conduit dans ce cadre à faire des communications, fondées sur les acquis récents de l'anthropologie, à un public complètement nouveau pour moi, constitué de roboticiens et d'ingénieurs, mais aussi de professionnels variés (spécialistes de l'aide aux handicapés, journalistes, etc.).

Cette sensibilisation aux questions de technologie m'a conduit par la suite à coordonner avec d'autres chercheurs une réflexion collective qui s'est donnée comme objectif d'interroger non plus seulement, cette fois, l'apport de technologies « nouvelles », mais tout aussi bien celles qui sont souvent considérées à tort comme « traditionnelles », en s'intéressant plus particulièrement à la manière dont les unes et les autres circulent et se trouvent réappropriées dans les pays du Sud. Nous avons cherché aussi à ouvrir cette réflexion à de nouveaux publics, en organisant, d'une part,

des journées d'étude dans des institutions relativement peu impliquées dans les recherches en sciences sociales (l'École nationale supérieure de création industrielle par exemple³), et, d'autre part, en associant étroitement à cette réflexion des chercheurs des pays du Sud (Inde et Proche-Orient, en particulier) organisant, en particulier, plusieurs réunions ouvertes au public dans leurs pays respectifs (Pondichéry et Beyrouth)⁴.

Confrontations technologiques en public

Par ailleurs, toujours à la suite des contacts que j'avais établis avec des roboticiens, l'opportunité s'est offerte à moi de concevoir un nouveau programme de recherche avec l'un d'entre eux (Philippe Gaussier et l'équipe de son laboratoire Etis à Cergy-Pontoise). Il s'agissait d'un projet financé dans le cadre du Labex *patrima* (Labex – devenu, aujourd'hui, une fondation – essentiellement coordonné par des musées comme le musée du Louvre, le musée du quai Branly, la Bibliothèque nationale, etc.). Un mérite de ce projet a été de financer pendant trois ans un étudiant originaire du Sud (Ali Karaouezene), ainsi que plusieurs doctorants et post-doctorants. Il s'agissait, en particulier, dans le cadre de ce projet, de concevoir une série d'expérimentations prenant place dans des musées entre le public et un robot humanoïde, ce dernier étant susceptible de réagir à son environnement en fonction de son « humeur » et de son « goût », un peu à la manière dont le faisaient les formes mobiles qui personnifiaient les divinités locales que j'avais étudiées dans l'Himalaya. Notre ambition a été aussi de faire participer par ce biais des publics très divers à une réflexion

³ « *Low tech/high tech: for a new mapping of assembly methods* » ENSCI et musée du Quai Branly, Paris : 17-19 décembre 2012.

⁴ *Low Tech High Tech*, Institut français de Pondicherry, Pondicherry, 15-16 décembre 2011.

collective – portant sur la manière dont est conçue la notion d'autonomie, telle qu'elle est habituellement appliquée aux machines – en la reconsidérant dans un cadre plus vaste que celui dans lequel elle est normalement appréhendée.

Les robots sont généralement caractérisés, en effet, par contraste avec d'autres machines, en fonction du degré d'autonomie dont ils disposent. Inutile de le préciser cependant, l'imaginaire associé de la sorte aux robots – tout comme la fascination ou les craintes qu'ils suscitent – doivent autant à la science-fiction qu'à toute réflexion approfondie sur leurs potentialités véritables. Or, s'il faut reconnaître, bien sûr, l'impact de technologies variées sur le cours de nos existences – il est tout aussi important de ne pas se laisser emporter par toutes sortes de discours « prophétiques » à leur sujet. C'est même un enjeu fondamental, à mon sens, dans les termes de toute réflexion sur le développement. Ainsi, par exemple, dans le cas de la robotique, il est remarquable de noter que – contrairement à ce que s'imaginent les roboticiens et une majorité du public – le fait même d'attribuer un degré important d'autonomie à une forme ou une autre de créature artificielle n'est pas aussi inédit que peuvent le laisser penser non seulement les tenants de l'idéologie associée aux nouvelles technologies, mais aussi ceux qui s'opposent à ces dernières (VIDAL et GRIMAUD, 2012).

Comme de nombreux travaux anthropologiques l'ont bien montré, le principal trait commun à l'ensemble des objets présentés dans un musée ethnographique comme le musée du quai Branly tient moins, en effet, à leurs caractéristiques formelles ou fonctionnelles qu'aux diverses formes d'agentivité qui peuvent leur être attribuées au sein de leurs cultures d'origine. Or, il ne faut pas s'imaginer que les populations concernées « croient » naïvement aux propriétés souvent étonnantes à nos yeux qui sont ainsi prêtées à divers artefacts. Tout comme dans le cas des robots humanoïdes aujourd'hui, c'est plutôt un ensemble de mythes, mais aussi des convictions et des présupposés culturels socialement acceptables qui rendent plausible l'idée que les objets montrés dans les musées d'ethnographie disposent effectivement de formes d'agentivité singulière. Ainsi, la confrontation à laquelle nous avons procédé, en présentant un robot humanoïde capable de comportements relativement autonomes dans le cadre du musée du quai Branly et dans d'autres institutions, permet-elle, en réalité, de s'interroger aussi bien sur le « pouvoir »

que l'on prête à des objets « traditionnels » que sur celui que l'on prête à des objets technologiques contemporains⁵.

Les diverses expérimentations que nous avons ainsi menées avec notre robot dans des musées et des expositions ont été relayées auprès d'un large public et ont bénéficié d'une certaine attention auprès des médias (TF3, *le Parisien*, projet de suivi par FR2, France Culture, *Journal du CNRS*, mais aussi, par exemple, *L'Express Port-Louis*, etc.) De même, une publication, que j'avais coordonnée avec un autre chercheur (Emanuel Grimaud) sur le lien entre robotique et anthropologie, a donné lieu à des comptes rendus dans des quotidiens largement diffusés comme *Libération* ou *20 minutes*, un quotidien gratuit distribué dans le métro. Nous avons été aussi sollicités avec les roboticiens avec lesquels je travaille pour donner des conférences sur ce thème à des publics très variés (musée du quai Branly, musée du Louvre, Bibliothèque nationale de France, INHA, meetings d'entrepreneurs, etc.). D'autre part, à l'occasion de chacune de ces expérimentations, le contact avec le public s'est trouvé relayé par des médiateurs culturels et des professeurs d'école avec lesquels nous étions en relation étroite.

C'est ainsi, par exemple, qu'à Cergy-Pontoise, la présentation de notre robot a pu être accompagnée de celle d'artefacts en provenance du musée du quai Branly avec lesquels ce dernier interagissait. Et si les classes d'écoliers qui visitaient l'exposition étaient d'abord attirés – comme on peut l'imaginer – par le robot et par la manière dont il réagissait à son environnement, le mérite des médiateurs culturels et des professeurs qui les accompagnaient fut d'inviter systématiquement les enfants à s'intéresser aussi aux artefacts en provenance du musée du quai Branly comme à leur usage et à leur signification ; cela a été, aussi, de susciter chez ces derniers une réflexion plus générale sur les possibilités comme sur les limites des technologies traditionnelles aussi bien que contemporaines. Ce projet de recherche a permis aussi d'envisager les questions de patrimoine sous un angle inédit. Dans la mesure, en effet, où un public extrêmement divers participe – du fait de cette expérimentation –

⁵ Deux premières présentations du robot ont eu lieu de la sorte en 2012 : l'une dans le cadre des collections permanentes du musée du quai Branly à Paris ; la seconde à l'occasion d'une exposition qui a pris place dans le hall de la préfecture de Cergy-Pontoise. Deux autres présentations ont également eu lieu en mai et en juin 2013.

à la réflexion que nous menons sur la réception contemporaine de diverses formes d'artefacts culturels et de technologies « traditionnelles » ou « nouvelles », le point de vue exprimé par ce dernier – tout comme ses réactions à nos recherches – ne sont pas seulement intégrés au cours de nos recherches, ils peuvent devenir aussi un objet de réflexion pour les spécialistes du patrimoine et des questions de muséographie⁶.

La diffusion des savoirs en sciences sociales vers d'autres publics

L'exemple précédent illustre bien, à mon sens, le fait qu'il y a deux manières possibles de répondre à l'attente toujours plus grande qui nous est faite, de diffuser nos recherches en sciences sociales auprès du public (au Nord comme au Sud) et d'interagir avec ce dernier. Il s'agira ainsi le plus souvent de mettre en œuvre un certain nombre d'interventions qui peuvent prendre des formes très diverses mais qui se donnent essentiellement comme objectif de *diffuser* et de *restituer* – sous une forme accessible – les acquis de travaux antérieurs que nous avons pu effectuer. Mais il peut arriver aussi, dans certains autres cas, que l'interaction avec le public joue un rôle décisif dans la définition même de nos objets de recherche. Ainsi dans le cas que je viens de décrire, la décision de m'intéresser à la robotique et aux questions épistémologiques, mais aussi déontologiques soulevées par les nouvelles technologies avait été la conséquence directe d'une première série d'interventions au contact du public : à savoir, d'une part, le public non spécialisé qui était à l'origine de ces rencontres, et, d'autre part, par une sorte de ricochet, le public spécialisé des roboticiens avec lesquels je me suis lié

⁶ Participation au colloque : « Nouvelles technologies : les pratiques innovantes et collaboratives dans les musées d'ethnographie », musée du quai Branly, 28-29 mars 2013.

à cette occasion. Et il en a été de même, par la suite, de la décision de participer à la conception d'un projet de robotique dont le progrès est maintenant lié directement à l'interaction que nous pouvons avoir avec le public, ce dernier jouant un rôle toujours plus décisif dans la définition même de notre programme de recherche.

Mais d'autre part, aussi, la décision que j'ai prise de réorienter une partie de mes recherches sur le Sud vers des questions qui mettent en jeu la circulation, l'appropriation et la réinvention des techniques a été liée également, au départ, à l'occasion qui m'avait été donnée de présenter certaines de mes recherches en public. Paradoxe cependant, comme je l'ai déjà souligné, dans la mesure où c'est précisément la dimension de mes recherches qui pouvait sembler *a priori* la plus ésotérique (concernant les interactions prenant place dans des rituels himalayens) qui a donné lieu (avec un fort long délai, il est vrai) non seulement à un ensemble d'interactions véritablement approfondies avec toutes sortes de publics, mais c'est aussi ce dernier aspect de mes recherches qui a eu aussi (sans aucune volonté délibérée de ma part à ce sujet) un certain retentissement public.

La question se pose ainsi de réfléchir plus précisément à la nature de l'impact qui peut résulter d'une médiatisation relative de certaines de nos recherches auprès du grand public et de l'interaction que l'on peut avoir avec des publics spécialisés, mais différents de ceux auxquels nous sommes plus habitués. Je voudrais ainsi conclure mon propos en analysant brièvement les opportunités, mais aussi les aléas variés (méthodologiques et institutionnels) résultant du fait d'avoir ainsi à se confronter aux conséquences d'une diffusion et d'une implication qui vont quelque peu au-delà du public spécialisé auquel les recherches en sciences sociales sont plus souvent destinées.

On peut noter d'abord, comme je l'ai montré brièvement, une série d'effets de relance sur le plan méthodologique ou épistémologique qui résultent d'une interaction plus poussée avec des publics non spécialisés ou moins habitués aux sciences sociales et qui peuvent nous inciter à explorer des voies de recherche nouvelles. Il y a aussi l'opportunité non négligeable qui nous est offerte parfois – de manière pratiquement accidentelle – de bénéficier de l'attrait général pour un domaine de recherche particulier (la robotique, dans ce cas) pour présenter à nos interlocuteurs d'autres questions

également pertinentes pour un institut comme l'IRD, mais qui sont aussi moins « médiatiques ». Tel est le cas, par exemple, de la sensibilisation aux arts non occidentaux et à un ensemble de questions liées à l'évolution des sociétés traditionnelles qui a pu être menée par des instituteurs et des médiateurs culturels auprès d'écoliers, en profitant (un peu sournoisement) de leur intérêt pour la robotique et les nouvelles technologies, étant donné la manière dont ces deux thèmes se trouvaient liés entre eux dans notre projet. Mais tel est le cas, aussi, plus généralement, du développement d'une réflexion collective sur les notions d'invention et de diffusion des technologies ou encore sur les enjeux liés au « progrès technique » au Nord et au Sud auprès du grand public, en partant d'une interrogation et d'une comparaison tout à fait concrète entre « techniques rituelles » et « nouvelles technologies ».

Le bilan relativement positif que j'ai dressé jusqu'alors ne doit pas déguiser cependant un certain nombre de difficultés auxquelles je me suis heurté – comme d'autres avant moi – dans le contexte que je viens de décrire. J'ai pu noter, par exemple, les limites initiales de l'impact des sciences sociales dans des domaines de recherche dominés par les sciences de l'ingénieur ou les sciences « exactes », dès lors que nos résultats ne sont pas validés – comme c'est souvent le cas en anthropologie – par des résultats « véritablement » quantifiables. Et comme je l'ai découvert aussi rapidement, il ne faut pas se leurrer, non plus, en dépit de l'intérêt qu'elles peuvent sembler susciter, sur l'importance accordée aux sciences sociales (à la recherche, aussi, d'ailleurs, plus généralement, mais c'est une autre question) dans des contextes où prévalent des intérêts « privés ». Il peut y avoir, en effet, de véritables différences de perception ou de priorité en ce qui concerne des considérations qui nous tiennent à cœur (questions scientifiques, questions d'éthique, implications des priorités technologiques actuelles pour le développement, etc.) et celles qui s'imposent à des entreprises privées. Il y a aussi, de manière plus générale, des limites assez précises à l'intérêt que peuvent susciter les thèmes qui sont au cœur des recherches en sciences sociales, selon qu'ils correspondent plus ou moins étroitement à la curiosité du public et aux exigences de la « com », et cela tout autant, cette fois, dans le cadre des institutions publiques que privées.

D'une manière plus générale, me semble-t-il, dès lors que la diffusion auprès du public devient un véritable enjeu de la recherche et

de ses finalités pour les sciences sociales – et pas seulement une sorte d'étape ultime venant parachever le processus de recherche –, la difficulté est de trouver – parfois aussi d'imposer – les « bons » arbitrages entre les exigences de la recherche et celles des institutions où se joue le contact avec le public et dont les priorités peuvent différer de celles des chercheurs en sciences sociales ; et il en va de même avec les demandes du public dont il faut tenir compte, sans nécessairement s'y soumettre. Pour autant que je puisse en juger cependant, la confrontation avec des publics différents a été souvent positive dans mon cas ; d'autant qu'elle a pu ouvrir la voie, dans certains cas, à des collaborations comme à des formes de recherche réellement inédites.

Bibliographie

GRIMAUD E., PARÉ Z., 2011 – *Le jour où les robots mangeront des pommes. Conversations avec un géminoïd*. Éditions Petra.

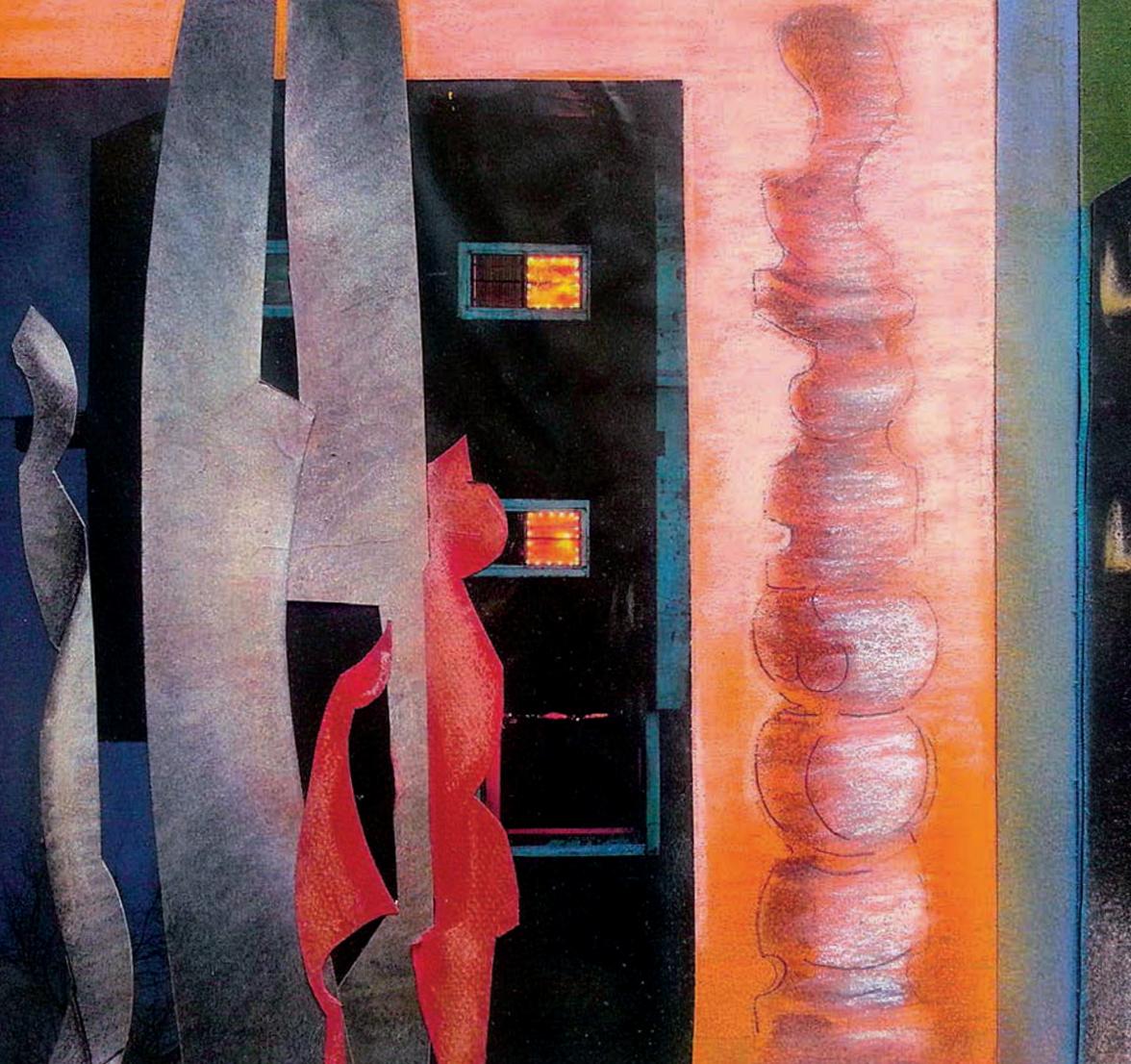
VIDAL D., 2007 – Anthropomorphism or sub-anthropomorphism? An anthropological approach to gods and robots. *Journal of the Royal Anthropological Institute (N.S.)*, 13 : 917-933.

VIDAL D., 2012a – « Éthique et robotique humanoïde, en quête d'un nouveau pacte

anthropomorphique ». In : *Les robots humanoïdes au quotidien : quels enjeux sociétaux ?*, Comité sociétal Roméo, Aldebaran Robotics : 55-58.

VIDAL D., 2012b – Vers un nouveau pacte anthropomorphique ! Les enjeux anthropologiques de la nouvelle robotique. *Robots étrangement humains, Gradhiva*, 15 (ns) : 54-75.

VIDAL D., GRIMAUD E., 2012 – Robots étrangement humains. *Gradhiva*, 15 (ns).



Colloques et séminaires

Les savoirs des sciences sociales

Débats, controverses, partages

Éditeur scientifique
Laurent Vidal



Ouvrage issu du colloque
« Les sciences sociales et la diffusion des savoirs dans l'espace public »
Marseille (France), 31 janvier-1^{er} février 2013
organisé avec l'appui de la région Paca et de l'IRD

Les savoirs des sciences sociales

Débats, controverses, partages

Éditeur scientifique
Laurent Vidal

IRD Éditions
INSTITUT DE RECHERCHE POUR LE DÉVELOPPEMENT

Collection Colloques et séminaires

Marseille, 2015

Préparation éditoriale

Yolande Cavallazzi

Mise en page

Desk (53)

Correction

Sylvie Hart

Coordination, fabrication

Catherine Plasse

Maquette de couverture

Michelle Saint-Léger

Maquette intérieure

Catherine Plasse

Photo de couverture

Collage-pastel (détail) d'Albert Dupin, 1993, coll. et photo d'A. Vidal.

La loi du 1^{er} juillet 1992 (code de la propriété intellectuelle, première partie) n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans le but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon passible des peines prévues au titre III de la loi précitée.

© IRD, 2015

ISBN : 978-2-7099-1881-7

ISSN : 0767-2896